

Monsieur,

Vous m'excuserez, j'en suis sûr, de la liberté que  
 je prend, de vous prier de m'accorder quelques moments  
 d'attention en particulier: car c'est Monsieur, votre noble  
 et excellent cœur et votre amour de la justice et de la  
 vérité qui m'engagent à vous prier de me donner un  
 bon et sincère conseil. J'étais professeur au Lycée de  
 Cracovie, mais il y a déjà neuf ans que je suis à Paris.  
 Je désire ardemment faire connaissance avec les hommes  
 d'élite, vrais, justes et sincères et je veux occuper un  
 poste quelque dangereux qu'il soit, peu m'importe,  
 pourvu que je ne tue pas les hommes. Je ne veux pas  
 tuer les hommes; mais je veux défendre la République  
 avec mes faibles forces. D'après moi, la seule forme de  
 gouvernement qui convienne aux hommes dignes de ce  
 nom, c'est la république à condition qu'elle soit fondée  
 sur la vérité et sur la justice en tout, partout et pour  
 tous. Un pays, dans lequel il y a des individus qui  
 ont le droit de devenir un bourgeois, un marchand ou un roi, n'est

peux encore un pays véritablement civilisé. Je ne vis pas  
comme les autres hommes; c'est une victime la plus innocente  
des despotes et des tyrans. J'aime la vérité pure et entière;  
je veux la liberté, la vérité et la justice en tout, partant  
et pour tous. Je soutiens, que jamais, sous quelque pré-  
texte que ce soit, l'homme ne doit périr par la main d'un  
homme. J'ai consacré ma vie tout entière aux études et à  
l'enseignement de la jeunesse en travaillant avec un  
amour angélique pour développer leur raison pour  
la vérité pure et entière et pour embellir leur cœur  
et leurs sentiments. Je veux une éducation véritable,  
vraie, solide et sérieuse; mais je ne veux pas d'éducation  
mensongère, hypocrite, bigote, superstitieuse ou athée.

D'après moi; avant d'être un artiste, un géomètre, un  
médecin, un savant, un avocat ou un général, il faut  
être un homme de bien et un citoyen véritable, et non pas  
un être versatile, sans principes et sans caractère. Jamais  
je ne voulais violer ma conscience et j'ai employé tous  
les efforts pour être dans le vrai, pour que ma conscience  
restât la plus pure et la plus intacte. Mille et mille  
morts j'ai souffert pour n'avoir pas voulu me départir  
de mes principes, ni violer ma conscience. Jamais

je ne voulais arriver à rien dans ce monde avec des moyens 37  
malhonnêtes et mes cruels ennemis me mettaient dans  
l'alternative ou de sacrifier tout le bonheur de ce monde  
ou d'être malhonnête, sans principes, sans conscience et  
sans caractère: j'ai sacrifié tout pour rester l'homme  
innocent. C'était une rage, une fureur, une furie avec  
laquelle les ignobles suppôts, des despotes et des tyrans  
voulait me corrompre; et toutefois j'ai gardé l'innocence  
tout entière et la pureté des mœurs la plus absolue,  
de sorte que chaque honnête homme peut connaître toute  
mon âme aussi exactement, comme si j'étais devant le  
jugement de Dieu: quelque crime atroce, monstrueux  
et mystérieux doit être caché dans toute cette affaire.  
J'ai combattu pendant toute ma vie avec la seule innocence,  
sans aucun moyen contre cette horde ignominieuse et insensée  
munie des moyens perilleux de corruption, de cruauté  
et d'aveuglement. Ils voulaient me contraindre, tantôt  
au suicide, tantôt ils m'imprisonnaient, tantôt ils me lais-  
saient dépérir peu à peu par l'inanition. Je n'ai pas enco-  
re commencé à vivre: je végétais sous la puissance, sous  
la violence et sous le poison de mes cruels ennemis; ils  
me tenaient dans l'athargie d'esprit et pendant ce  
temps ils exerçaient des ravages monstrueux sur ma

personne en anticipant mes facultés. De la sorte que  
c'est avec la millionième partie de mes talents que je  
travaillais dans les études pendant toute ma vie. Ils  
m'empoisonnaient par des poisons subtils tout cela qui  
sert à l'usage de l'homme, même les livres, afin qu'on ne  
puisse rien profiter en les lisant, de telle sorte, que j'ai  
été obligé de travailler pendant des années sur des objets,  
lesquels j'aurais pu achever dans un an, si j'étais libre.  
Ils s'acharnaient contre moi, pour m'empêcher, que  
je n'écrive aucun ouvrage, afin que personne n'en  
sache rien de leur scélératesse, et pour que je n'arrive  
à rien dans ce monde, parce qu'ils savent bien que  
j'aime la vérité pure et entière. Et je n'ai encore, mê-  
me maintenant aucun moyen contre cette scélératesse  
exercée en cachette et sous main. Que d'honneur dans  
cette pensée, d'anticiper à quelqu'un cinquante ans  
avec un tel acharnement! Et les hommes de bien  
sont des spectateurs sots et indifférents de ce com-  
bat meurtrier et monstrueux. Nulle fois plus faci-  
lement je puis m'expliquer, que nous avons dans  
l'histoire un Néron, un Caligula, un Jean le  
Terrible, que cela que les hommes de bien ont pu  
permettre à des crimes si infâmes et si atroces.

Je me débats dans mes liens avec un désespoir, autant  
 qu'il puisse atteindre un homme innocent. D'avoir  
 sacrifié tout le bonheur de cette terre pour les hommes,  
 d'avoir souffert pendant plus de cinquante ans  
 des tortures pour les hommes: parce que tout cela  
 qu'on fait pour la vertu et pour conserver l'innocence  
 tout entière, on le fait pour les hommes. Et  
 après de tels sacrifices on ne veut pas me faciliter  
 les moyens pour que je puisse faire connaissance  
 avec l'élite des hommes, vrais, justes et sincères.  
 Jamais je n'ai manié les armes, de sorte, que  
 même l'homme le plus barbare et le plus sauvage  
 ne peut me rien reprocher autre chose, si non l'amour  
 de la justice, de la vérité et de la science, que le  
 zèle le plus ardent pour toutes les vertus, pour  
 tout cela qui est noble, vrai, grand, juste, et pour  
 tout cela qui honore l'homme et l'humanité. Ils  
 me reprochaient l'amour de la vérité, pure, de la  
 justice et la pureté des mœurs, en disant: Si vous  
 voulez la vérité, la justice, la pureté de la conscience  
 et l'innocence, c'est donc la république que vous vou-  
 lez.

Mais d'après moi, les hommes qui ne veulent pas  
la vérité, la justice et la liberté, ce ne sont pas en-  
core des hommes; mais bien des bêtes tantôt féroces,  
tantôt stupides. Dans l'histoire de l'humanité  
tout entière je ne connais aucun forfait semblable.  
Pour donner une idée de la cruauté de mes tyrans  
je ne puis citer autre chose que cette épode d'Horace,  
où il représente l'impoisonneuse Canidie. Ou encore l'ima-  
ge de l'homme juste représenté par Néton et repré-  
senté par Cicéron. Et toutes ces horreurs se font  
sous l'égide du monarchisme protestantien et sous  
le couvert du bigotisme superstitieux ou de l'athéisme  
déraisonnable.

Outre la langue polonoise, je sais aussi la lan-  
gue allemande, latine et en grande partie la lan-  
gue grecque. J'ai les certificats de toute ma vie; j'ai  
écrit aussi un petit Mémoire et un résumé de mes  
principes: on n'a donc pas le moindre doute ni sur  
mon innocence, ni sur mon caractère; je joins tout  
cela à cette lettre.

Vous voyez donc, Monsieur, la victime, et aussi  
qu'est ce que je pouvais faire, si j'avais les

moyens contre cette sélicité exercée en cachette et sous main. C'est dans ce but, Monsieur, que je vous prie de vouloir bien me faciliter les moyens, pour que je puisse enfin faire connaissance avec les hommes d'élite: ce sont seulement de tels hommes qui savent apprécier un homme innocent et qui aiment la vérité et la justice plus que la vie.

Excusez moi, Monsieur, pour mon style. Je travaillais sans relâche jusqu'à l'épuisement de mes forces; mais que peut-on faire dans une cellule, lorsqu'on est lié depuis la tête jusqu'au pied, et quand on vit avec le désespoir dans le cœur?

Daignez, Monsieur, me répondre par deux petits mots, quand est-ce que je pourrais vous entretenir en particulier pendant quelques instants, et agréer l'assurance de mon estime et de ma haute considération.

Marcel Kruszewski,  
Ancien professeur au lycée  
de Cracovie.

Paris, le 16 septembre 1870. (Rue Delambre, 7)

2450



37

Lettre de Mr Unizewski à Mr. ~~Jules Verne~~ Victor Hugo

Paris, 7 rue Delambre, 16 septembre 1870.

Monsieur, vous m'excuserez, j'en suis sûr, de la liberté que je prends de vous prier de m'accorder quelques moments d'entretien en particulier : car c'est, monsieur, votre noble et excellent cœur, et votre amour de la justice et de la vérité qui m'engagent à vous prier de me donner un bon et sincère conseil.

J'étais professeur au lycée de Cracovie, mais il y a déjà neuf ans que je suis à Paris.

Je désire ardemment faire connaissance avec les hommes d'être vrais, justes et sincères. Et je veux occuper un poète, quelque dangereuse qu'il soit, peut m'importe, pourvu que je ne tue pas les hommes.

Je ne veux pas tuer les hommes ; mais je veux défendre la République avec mes faibles forces. D'après moi, la seule forme de gouvernement qui convienne aux hommes dignes de ce nom, c'est la République, à condition qu'elle soit fondée sur la vérité et sur la justice en tout, partout, et pour tous. Un pays dans lequel il y a des individus qui osent devenir un bourreau, un mouchard ou un roi, n'est pas encore un pays véritablement civilisé.

Je ne suis pas comme les autres hommes : c'est une victime la plus innocente des despotes et des tyrans. J'adore la vérité pure et entière ; je veux la liberté, la vérité et la justice en tout, partout, et pour tous. Je soutiens que jamais, sous quelque prétexte que ce soit, l'homme ne doit périr par la main d'un homme.

J'ai consacré ma vie tout entière aux études et à l'enseignement de la jeunesse en travaillant avec un amour angélique pour développer leur raison pour la vérité pure et entière, et pour ennoblir leur cœur et leurs sentiments. Je veux une éducation véritable, virile, solide et sérieuse ; mais je ne veux pas d'éducation mensongère, hypocrite, bigote, superstitieuse ou athée.

D'après moi, avant d'être un artiste, un géomètre, un médecin, un savant, un avocat ou un général, il faut être un homme de bien et un citoyen véritable, et non pas un être versatile, sans principes et sans caractère. Jamais je ne voulais violer ma conscience et j'ai employé tous les efforts pour être dans le vrai, pour que ma conscience restât la plus pure et la plus intacte. Mille et mille morts j'ai souffert pour n'avoir pas voulu me départir de mes principes, ni violer ma conscience. Jamais je ne voulais arriver à rien dans ce monde avec des moyens malhonnêtes, et mes cruels ennemis me mettaient dans l'alternative ou de sacrifier tout le bonheur de ce monde ou d'être malhonnête, sans principes, sans conscience et sans caractère : j'ai sacrifié tout pour rester l'homme innocent. C'était une rage, une fureur, une furie avec laquelle les ignobles suppôts des despotes et des tyrans voulaient me corrompre ; et toutefois j'ai gardé l'innocence tout entière et la pureté des mœurs la plus absolue, de sorte que chaque honnête homme peut connaître toute mon âme aussi exactement comme si j'étais devant le jugement de Dieu : quelque crime atroce, monstrueux et mystérieux doit être caché dans toute cette affaire. J'ai combattu pendant toute ma vie avec la seule innocence, sans aucun moyen contre cette horde ignominieuse et insensée munie des moyens pestilentiels de corruption, de cruauté et d'anéantissement. Ils voulaient me contraindre tantôt au suicide, tantôt ils m'empoisonnaient, tantôt ils me laissaient dépérir peu à peu par l'inanition. Je n'ai pas encore commencé à vivre : je végétais sous la puissance, sous la violence et sous le poison de mes cruels ennemis ; ils me tenaient dans

léthargie

l'éthargie d'esprit et pendant ce temps ils exerçaient des ravages monstrueux sur ma personne en anéantissant mes facultés de la sorte que c'est avec la millionième partie de mes talents que je travaillais dans les études pendant toute ma vie. Ils m'empoisonnaient par des poisons subtils tout cela qui sert à l'usage de l'homme, même les livres, afin qu'on ne puisse rien profiter en les lisant, de telle sorte que j'ai été obligé de travailler pendant des années sur des objets, lesquels j'aurais pu achever dans un an, si j'étais libre. Ils s'acharnaient contre moi pour m'empêcher que je n'écrive aucun ouvrage, afin que personne n'en sache rien de leur scélératesse, et pour que je n'arrive à rien dans ce monde, parce qu'ils savent bien que j'adore la vérité pure et entière.

Et je n'ai encore, même maintenant, aucun moyen contre cette scélératesse exercée en cachette et sous main. Que d'horreur dans cette pensée d'ancêtre à quelqu'un cinquante ans avec un tel acharnement! Et les hommes de bien sont des spectateurs oisifs et indifférents de ce combat meurtrier et monstrueux! Mille fois plus facilement je puis m'expliquer que nous avons dans l'histoire un Néron, un Caligula, un Ivan le Terrible, que cela que les hommes de bien ont pu permettre à des crimes si infâmes et si atroces!

Je me débats dans mes liens avec un désespoir autant qu'il puisse atteindre un homme innocent. D'avoir sacrifié tout le bonheur de cette terre pour les hommes, d'avoir souffert pendant plus de cinquante ans des tortures pour les hommes parce que tout cela qu'on fait pour la vertu et pour conserver l'innocence tout entière, on le fait pour les hommes; Et après de tels sacrifices, on ne veut pas me faciliter les moyens pour que je puisse faire connaissance avec l'élite des hommes, vrais, justes et sincères!

Jamais je n'ai manié les armes, de sorte que, même l'homme le plus barbare et le plus sauvage ne peut me rien reprocher autre chose sinon l'amour de la justice, de la vérité et de la science, que le zèle le plus ardent pour toutes les vertus, pour tout cela qui est noble, vrai, grand, juste, et pour tout cela qui honore l'homme et l'humanité. Ils me reprochaient l'amour de la vérité pure, de la justice et la pureté des mœurs, en disant: si vous voulez, la vérité, la justice, la pureté de la conscience et l'innocence, c'est donc la république que vous voulez.

Mais, d'après moi, les hommes qui ne veulent pas la vérité, la justice et la liberté, ce ne sont pas encore des hommes, mais des bêtes tantôt féroces, tantôt stupides. Dans l'histoire de l'humanité tout entière, je ne connais aucun forfait semblable. Pour donner une idée de la cruauté de mes tyrans, je ne puis citer autre chose que cette épode d'Horace où il peint l'empoisonneuse Canidie; ou <sup>l'image de</sup> l'homme juste peinte par Platon, et reproduite par Cicéron. Et toutes ces horreurs se font sous l'égide du monarchisme pestilencieux, et sous le couvert du bigotisme superstitieux, ou de l'athéisme déraisonnable!

Outre la langue polonoise, je sais aussi la langue allemande et en grande partie la langue grecque. J'ai les certificats de toute ma vie; j'ai écrit aussi un petit mémoire et un résumé de mes principes: on n'a donc pas le moindre doute ni sur mon innocence, ni sur mon caractère; je joins tout cela à cette lettre.

Vous voyez donc, monsieur, la victime, et aussi qu'est-ce que je pouvais faire si j'avais les moyens contre cette scélératesse exercée en cachette et sous main. C'est dans ce but, monsieur, que je vous prie de vouloir bien me faciliter les moyens pour que je puisse enfin faire connaissance avec les hommes d'élite: ce sont seulement de tels hommes qui savent apprécier un homme innocent et qui aime la vérité et la justice plus que la vie.

Excusez-moi, monsieur, pour mon style. Je travaillais dans relâche jusqu'à l'épuisement de mes forces; mais que peut-on faire dans une cellule lorsqu'on est lié depuis la tête jusqu'aux pieds, et quand on vit avec le désespoir dans le cœur?

Daignez, monsieur, me répondre par deux petits mots quand est-ce que je pourrais vous entretenir en particulier pendant quelques instants, et agréer l'assurance de mon estime et de ma haute considération.

marcel Unizewski  
ancien professeur au lycée de Cracovie.